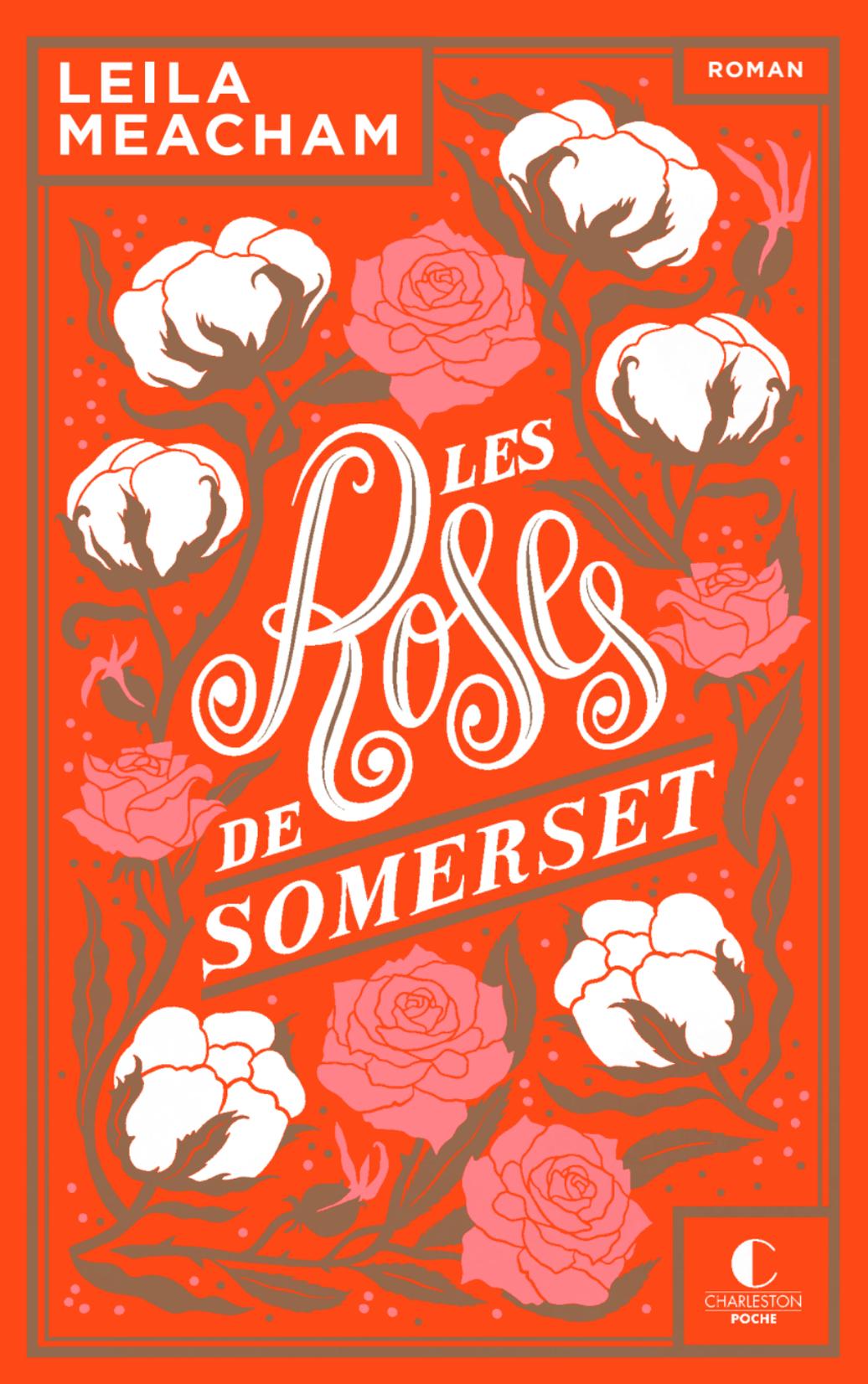


LEILA
MEACHAM

ROMAN



LES
Roses
DE
SOMERSET

C
CHARLESTON
POCHE

**« UNE SAGA CAPTIVANTE
QUI N'EST PAS SANS RAPPELER
AUTANT EN EMPORTE LE VENT. »**

- PUBLISHERS WEEKLY

Howbutker, Texas, 1916.

À la mort de son père, Mary Toliver hérite de la plantation de coton familiale. La jeune femme devra-t-elle sacrifier son amour pour Percy Warwick, magnat de l'exploitation forestière, pour faire vivre le sol de ses ancêtres ? Confrontés aux trahisons, aux secrets et aux tragédies qui les entourent, renonceront-ils à ce qui aurait pu exister, non seulement pour eux, mais aussi pour les générations suivantes ?

Dans ce récit haletant, Leila Meacham renoue avec les codes des grandes sagas historiques pour mieux les réinventer.

Leila Meacham est originaire de San Antonio, au Texas. Ses romans, dont Le Vol des libellules, Les Orphelins de Kersey et Les Roses de Somerset, ont été traduits en plus de 20 langues et se sont hissés en tête des listes de best-sellers partout dans le monde. Elle s'est éteinte en 2021, à l'âge de 83 ans.

**« L'HISTOIRE DE CES FAMILLES
EST À LA FOIS TRAGIQUE ET ROMANTIQUE.
ON EN REDEMANDE ! »**

- LE FIGARO LITTÉRAIRE

TEXTE INTÉGRAL - ÉDITION LIMITÉE
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ÉLISABETH LUC
COUVERTURE © MANON BUCCIARELLI
ISBN : 978-2-36812-943-2
PRIX TTC FRANCE : 10,90 €
RAYON : LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE



C
CHARLESTON
POCHE

De la même autrice, aux éditions Charleston :

La Plantation, 2016
Les Orphelins de Kersey, 2018
Le Ranch des trois collines, 2018
Le Vol des libellules, 2019
L'Héritage des Langston, 2020

Titre original : *Roses* (Grand Central, 2010)

© Leila Meacham, 2010

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Luc

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris - France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-943-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@ Lilly Charleston) !

Leila Meacham

LES ROSES
DE SOMERSET

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc*


CHARLESTON
POCHE

Pour Janice Jenning Thomson... une amie de toujours.

« Et je prédis ici que cette querelle des roses blanches et des roses rouges, née dans le jardin du Temple, et qui a déjà formé une faction, précipitera des milliers d'hommes dans les ombres du tombeau. »

Comte de Warwick, *Henri VI*,
William Shakespeare
(trad. M. Guizot), 1^{re} partie, acte II, scène 4

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

Howbutker, Texas, août 1985

Abasourdi, Amos Hines termina la lecture du codicille. Puis il fixa d'un air incrédule la cliente assise en face de lui, une amie de longue date qu'il admirait – qu'il vénérât, même – depuis quarante ans et qu'il croyait connaître. Le grand âge aurait-il fini par affecter ses capacités ? Le regard vif qui faisait sa réputation ne le laissait en rien supposer.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, Mary ? s'enquit-il. Dites-moi que vous n'avez pas vendu Toliver Farms et modifié votre testament...

Mary Toliver-Dumont hochâ la tête. Le soleil qui filtrait par la porte-fenêtre fit danser des reflets dans ses boucles blanches.

— Si, Amos. Je comprends votre étonnement. Je vous le concède, c'est une drôle de façon de vous

remercier de toutes ces années de bons et loyaux services, mais si j'avais confié ce testament à un autre notaire, vous l'auriez mal pris.

— Et comment ! admit-il. Un confrère n'aurait pas cherché à vous faire changer d'avis sur ce codicille, au moins sur la partie susceptible d'être corrigée...

Il était trop tard pour sauver Toliver Farms. Au terme d'un mois de négociations secrètes, elle avait cédé sa vaste exploitation de coton, à l'insu de sa petite-nièce, qui gérait Toliver Farms West, à Lubbock, au Texas.

— Il n'y a rien à corriger, Amos, affirma Mary avec une pointe de sévérité. Ce qui est fait est fait et je ne reviendrai pas en arrière. En essayant de me convaincre, vous ne feriez que perdre votre temps et le mien.

— Que vous a donc fait Rachel ? demanda le notaire.

Il se retourna pour saisir une carafe et verser de l'eau dans deux verres. Sa main tremblait. Une boisson plus forte lui aurait fait du bien, mais Mary ne buvait jamais d'alcool.

— Quelle faute a-t-elle commise pour vous pousser à vendre l'exploitation et à modifier votre testament ?

— Elle n'a rien fait de mal ! s'exclama la vieille dame, horrifiée. N'allez surtout pas croire une chose pareille. Ma petite-nièce a toujours été une Toliver jusqu'au bout des ongles.

Mary nageait dans son tailleur ; son visage superbe, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, était un peu émacié. Cette histoire de succession avait dû l'affecter... Amos sentit la colère monter en lui. Comment pouvait-elle déposséder sa petite-nièce de l'héritage qu'elle espérait, de ses terres, de la maison de ses ancêtres, du droit de vivre dans cette ville que les Toliver avaient

contribué à fonder ? Pour masquer son trouble, le notaire but une gorgée d'eau.

— À vous entendre, c'est un défaut, reprit-il.

— Absolument, et je me fais fort de le corriger grâce à ce codicille. (Elle but avidement et se tapota les lèvres avec une serviette en papier.) Vous êtes en plein désarroi, Amos, mais Percy comprendra, le moment venu. Rachel aussi, quand je lui aurai expliqué.

— Quand comptez-vous le faire ?

— Demain, je prends le jet de la société pour Lubbock. Elle ignore tout de ma visite. J'espère la convaincre que j'ai agi au mieux de ses intérêts.

Au mieux de ses intérêts ? Par-dessus ses lunettes, Amos observa la vieille dame d'un air incrédule. Elle aurait du mal à persuader Rachel, qui ne lui pardonnerait pas cette injustice.

— Et si vous m'exposiez vos arguments, Mary ? demanda-t-il, déterminé à connaître le fin mot de l'histoire. Pourquoi vendre une exploitation à laquelle vous avez consacré votre vie entière ? Pourquoi léguer Somerset à Percy Warwick ? Que voulez-vous qu'il fasse d'une plantation de coton ? Percy est un bûcheron, pour l'amour du ciel ! Et il a quatre-vingt-dix ans ! Quant à confier la maison des Toliver à un comité de sauvegarde, c'est la cerise sur le gâteau ! Rachel a toujours considéré cette maison comme la sienne et elle comptait y passer le reste de ses jours.

— Justement ! Je cherche à l'en empêcher.

Droite comme un I, la main posée sur la poignée de sa canne, elle avait tout d'une reine sur son trône tenant son sceptre.

— Il faut qu'elle s'installe ailleurs, qu'elle reparte sur de nouvelles bases, expliqua-t-elle. Pas question

qu'elle reste ici et vive selon la sacro-sainte loi des Toliver.

— Je ne comprends pas ! insista Amos avec un geste d'impuissance. Tout était prévu depuis des années...

— Je me trompais. J'étais bien égoïste ! Dieu merci, j'ai pris conscience de ma méprise avant qu'il ne soit trop tard, et j'ai eu le bon sens et la... sagesse de rectifier le tir. (Elle esquissa un geste désabusé.) Ne cherchez pas à me soutirer des informations, Amos. Vous êtes sous le choc, je sais, mais faites-moi confiance : mes intentions ne sauraient être plus nobles.

Au désespoir, le notaire tenta une autre approche.

— Vous n'avez pas l'impression absurde d'avoir une dette envers William, son père, j'espère...

— Absolument pas ! rétorqua la vieille dame, fâchée.

Elle avait le regard des Toliver, des yeux vert émeraude qu'elle tenait de sa famille paternelle, comme ses cheveux d'ébène et sa fossette au menton.

— C'est ce que croira sans doute mon neveu, ou plutôt Alice, sa femme, railla-t-elle non sans dédain. Pour elle, j'aurai fait mon devoir en donnant à William ce qui lui revient de droit depuis le départ. Qu'elle vive dans l'illusion que j'ai vendu les fermes par sentiment de culpabilité envers son mari ! Je ne l'ai pas fait pour lui, mais pour sa fille. William comprendra.

Elle marqua une pause, l'air dubitatif, puis reprit d'un ton moins confiant :

— J'aimerais pouvoir en dire autant de Rachel...

— Mary... persista Amos. Rachel est de la même trempe que vous. Mettez-vous à sa place : auriez-vous compris que votre père vous prive de votre héritage, la plantation, la maison, la ville fondée par votre famille, quelles que soient ses raisons ?

— Non, admit-elle, mais je regrette qu'il ne l'ait pas fait. Si seulement il ne m'avait pas légué Somerset !

— Pourquoi ? s'insurge le notaire. Vous avez mené une vie merveilleuse, la vie que vous souhaitiez pour Rachel afin qu'elle perpétue l'héritage familial. Ce testament est tellement... contraire à l'avenir que vous lui prépariez !

La vieille dame encaissa le coup et se voûta légèrement, puis elle posa sa canne sur ses genoux.

— C'est une très longue histoire, vous savez, bien trop longue pour que je vous la raconte. Un jour, Percy vous expliquera.

— Il m'expliquera quoi, Mary ?

Pourquoi un jour ? Pourquoi Percy ? Le notaire observa un instant ses rides creusées, son visage pâle, malgré sa peau mate. Soudain, il fut saisi d'une sombre inquiétude.

— De quoi parlez-vous ? demanda-t-il. J'ai lu tout ce qui concerne les Toliver, les Warwick et les Dumont. Je vis parmi vous depuis quarante ans. Je suis au courant de tout ce qui vous arrive. S'il y avait eu un secret, j'en aurais eu vent.

Elle baissa furtivement ses paupières rougies par la fatigue puis rouvrit les yeux.

— Mon pauvre Amos, dit-elle avec affection. Quand vous êtes entré dans nos vies, nos histoires étaient terminées. Vous nous avez connus au sommet. Nos tragédies, nos actes malheureux étaient derrière nous et nous en assumions les conséquences. Rachel ne doit pas commettre les mêmes erreurs que moi et en payer le prix fort. Pas question de l'exposer à la malédiction des Toliver...

— La malédiction des Toliver ? répéta Amos, alarmé par ce discours qui ne ressemblait en rien à Mary. Je n'ai jamais entendu parler d'une malédiction.

— Vous voyez, répliqua-t-elle en esquissant un sourire.

Amos se dit qu'elle avait toujours les dents d'une blancheur éclatante, alors que les siennes étaient jaunies comme les touches d'un vieux piano.

— Qu'est-ce que vous me racontez ? insista Amos. Vous étiez à la tête d'un empire du coton qui s'étend dans tout le pays. Votre mari, Ollie, possédait l'un des plus beaux grands magasins du Texas, et la société de Percy Warwick figure au classement de *Fortune* depuis des décennies. J'aimerais bien savoir quelles tragédies ont pu engendrer de si belles réussites...

— Croyez-moi, répondit-elle en se redressant, la malédiction des Toliver existe et elle nous a tous frappés. Percy le sait et Rachel en prendra conscience quand je lui en fournirai une preuve irréfutable.

— Vous lui léguez beaucoup d'argent, persista Amos. Imaginez qu'elle achète des terres ailleurs, qu'elle bâtit un autre Somerset, qu'elle fonde une nouvelle dynastie de Toliver. Serait-elle pour autant libérée de cette... malédiction ?

Une lueur indéchiffrable scintilla dans le regard de la vieille dame qui esquissa une moue teintée d'amertume.

— Pour qu'il y ait une dynastie, il faut des descendants à qui transmettre le flambeau. À cet égard, les Toliver n'ont jamais constitué une dynastie. Ce détail ne vous aura pas échappé, Amos, précisa-t-elle d'un

ton sardonique. Dès que Rachel aura coupé le cordon avec la plantation, la malédiction disparaîtra. Aucune autre terre que Somerset n'aura le même pouvoir destructeur. Contrairement à moi, Rachel ne vendra jamais son âme pour les terres familiales.

— Vous avez vendu votre âme pour Somerset ?

— Oh oui, souvent ! Rachel aussi. Je vais lui faire perdre cette habitude...

Atterré, Amos se dit que plusieurs chapitres de l'histoire des Toliver lui manquaient. Il tenta un ultime argument.

— Mary, ce testament représente votre dernier geste envers vos proches. Ses termes risquent d'affecter non seulement l'image que Rachel gardera de vous, mais aussi ses rapports avec Percy lorsqu'elle le verra en possession de ce qui lui revenait. Est-ce là le souvenir que vous avez envie de lui laisser ?

— Je prends le risque d'être incomprise, répondit-elle en se radoucissant un peu. Vous avez beaucoup d'affection pour Rachel et, à vos yeux, je l'ai trahie. Ce n'est pas le cas, sachez-le. Je l'ai sauvée, au contraire. J'aimerais vous expliquer pourquoi, mais je n'ai pas le temps. Faites-moi confiance, je sais ce que je fais.

— J'ai le reste de la journée, Mary. Susan a reporté mes rendez-vous de l'après-midi. Je vous écoute.

Elle se pencha et couvrit les doigts noueux de l'homme de loi de sa main fine veinée de bleu.

— Vous avez peut-être le temps, mon cher, mais pas moi. Veuillez à présent prendre connaissance de la lettre.

Il observa l'enveloppe blanche qu'il avait extraite de celle qui recelait le nouveau testament.

Le cœur battant, il découvrit l'adresse de l'expéditeur. Soudain, en un éclair d'intuition, il devina pourquoi elle lui avait demandé de la lire en dernier.

— Une clinique de Dallas, marmonna-t-il.

Mary détourna la tête et manipula nerveusement le célèbre collier de perles que son mari lui avait offert. Il comptait cinquante-deux perles de belle taille, une par anniversaire de mariage. Le bijou tombait parfaitement dans le décolleté de son tailleur en lin vert. Après avoir lu la lettre, Amos garda les yeux rivés sur les perles, incapable de regarder la vieille dame en face.

— Un cancer du rein avec métastases, commenta-t-il d'une voix rauque. Il n'y a rien à faire ?

— Oh, les traitements habituels, répondit-elle en prenant son verre d'eau. Chirurgie, rayons, chimiothérapie... De quoi gagner un peu de temps, mais pas guérir. J'ai décidé de ne pas recevoir de traitement.

Amos fut envahi d'un immense chagrin qui le rongea comme un acide. Mary n'aimait pas la sensiblerie. Il ôta ses lunettes et ferma les yeux pour ravalier ses larmes. Il savait désormais ce qu'elle faisait à Dallas, le mois précédent, outre procéder à la vente de Toliver Farms, à l'insu de ceux qui l'aimaient : sa petite-nièce, son plus vieil ami Percy, Sassie, sa gouvernante depuis plus de quarante ans, son notaire dévoué... Cela lui semblait bien de sortir ses atouts au dernier moment.

Il remit ses lunettes et se força à croiser son regard qui brillait d'une nouvelle clarté, malgré les rides, à l'image des feuilles emperlées de rosée au petit matin.

— Il vous reste combien de temps ?

— Trois semaines... peut-être.

Incapable de maîtriser son chagrin, Amos prit un mouchoir dans un tiroir.

— Je suis désolé, Mary, dit-il en se tapotant les yeux, mais cela fait beaucoup d'émotions à encaisser...

— Je sais.

Avec une vivacité surprenante, elle accrocha sa canne à sa chaise et contourna le bureau. Doucement, elle posa la tête du notaire sur son épaule.

— Il fallait bien que le moment de se dire au revoir arrive un jour. Après tout, j'ai quinze ans de plus que vous... Je ne suis pas éternelle.

Il serra sa main dans la sienne. Elle était si fine, si frêle...

— Vous savez, je me rappelle le jour de notre première rencontre, au grand magasin Dumont, déclara-t-il, les yeux toujours fermés. Vous avez descendu l'escalier, vêtue d'une robe bleu roi. Sous les lustres, vos cheveux luisaient comme du satin noir.

Il la sentit sourire.

— Je vous revois, en uniforme de soldat. Vous vous demandiez quelle famille avait pu pousser un garçon comme William à s'enfuir de chez lui. Je dois avouer que vous aviez l'air plutôt ébloui...

— Vous étiez renversante.

Elle déposa un baiser pudique sur son crâne dégarni et relâcha son étreinte.

— Votre amitié m'a toujours été précieuse, Amos, dit-elle en retournant vers sa chaise. J'exprime rarement mes sentiments, mais le jour de votre arrivée dans notre petite communauté du Texas fut pour moi un jour de chance.

— Merci, Mary, répondit le notaire, ému aux larmes. Dites-moi : Percy est-il au courant de votre... maladie ?

— Pas encore. Je lui en parlerai, ainsi qu'à Sassie, à mon retour de Lubbock. Je prendrai aussi des dispositions pour mes obsèques. Si je les avais organisées plus tôt, la nouvelle de ma fin prochaine se serait répandue comme une traînée de poudre. Les soins palliatifs commencent une semaine après mon retour. D'ici là, j'aimerais que vous gardiez le secret sur mon état de santé (elle glissa la bandoulière de son sac à main sur son épaule). Maintenant, il faut que je parte.

— Non, non ! protesta-t-il en se levant d'un bond. Il est encore tôt.

— Il est tard, Amos, répondit-elle en actionnant le fermoir de son collier de perles avant de poser le bijou sur le bureau. J'aimerais que vous le remettiez à Rachel. Vous trouverez le bon moment.

— Pourquoi ne le lui donnez-vous pas vous-même, quand vous la verrez ? suggéra Amos.

Sans ses perles, la vieille dame semblait vulnérable. Depuis la mort d'Ollie, douze ans plus tôt, elle ne sortait jamais sans elles, quelles que soient les circonstances.

— Après notre conversation, elle risque de ne pas l'accepter. Qu'en ferais-je, alors ? Pas question de le laisser à la discrétion des membres du comité de sauvegarde. Conservez-le jusqu'à ce que Rachel soit prête. C'est tout ce que je lui laisse de la vie à laquelle elle s'attendait.

Le cœur gros, Amos contourna son bureau.

— Laissez-moi vous accompagner à Lubbock, implora-t-il. Je voudrais être avec vous quand vous lui parlerez.

— Non, mon cher. Vous seriez mal à l'aise tous les deux, si les choses tournaient mal. Rachel doit

compter sur votre impartialité. Quoi qu'il arrive, elle aura besoin de vous...

— Je comprends, concéda-t-il d'une voix brisée.

Elle lui tendit la main. Le moment des adieux était venu. Ils n'auraient sans doute plus l'occasion de se dire au revoir en privé. Les yeux embués de larmes, malgré sa détermination à afficher la même prestance dont la vieille dame avait fait preuve toute sa vie, le notaire prit sa paume fraîche entre ses doigts nouveaux.

— Au revoir, Mary...

— Au revoir, Amos, répondit-elle en prenant sa canne. Veillez sur Rachel et Percy.

— Vous savez que vous pouvez compter sur moi.

Elle opina de la tête, puis s'éloigna avec toute la dignité dont elle était capable. Elle sortit sans se retourner, mais lui adressa un petit signe par-dessus son épaule. Puis elle referma la porte derrière elle.

CHAPITRE 2

Les joues inondées de larmes, Amos demeura prostré un long moment. Enfin, il poussa un soupir et s'enferma dans son bureau. En enveloppant le collier de Mary dans un mouchoir, il perçut la fraîcheur des perles sous ses doigts. La vieille dame avait dû les nettoyer, car il lui semblait déjà ne plus sentir son empreinte, son âme. À la fin de la journée, il emporterait le bijou chez lui. En attendant de le remettre à Rachel, il le rangerait dans le coffret en bois sculpté, seul souvenir qu'il avait choisi de conserver de sa mère. Accablé, le notaire ôta sa cravate, déboutonna son col et alla s'asperger le visage dans son cabinet de toilette.

— Susan, dit-il dans l'interphone, prenez votre après-midi, fermez le cabinet et branchez le répondeur.

— Tout va bien, Amos ?

— Oui, oui... ça va.

— Et M^{me} Mary ?

— Elle aussi.

Naturellement, Susan, qui était son assistante depuis vingt ans, n'en crut pas un mot, mais elle n'exprima rien de ses soupçons.

— Profitez de votre après-midi.

— Eh bien, merci... à demain.

— C'est ça, à demain, conclut-il.

Demain. Rachel allait souffrir et cette perspective lui brisait le cœur. La jeune femme était sans doute en train d'inspecter des champs de coton qui, le pensait-elle, lui appartiendraient un jour... Et demain, tout serait fini. Elle perdrait tout ce à quoi elle avait consacré sa vie d'adulte. À vingt-neuf ans, elle serait riche et pourrait repartir de zéro loin de Howbutker, à condition d'en avoir le courage. Amos avait souvent envisagé sa vie après la mort de Percy, le dernier membre du trio qui constituait sa seule famille... Il considérait Matt, le petit-fils de Percy, comme son neveu. Mais quand celui-ci se marierait, sa femme ne serait peut-être pas disposée à combler le vide laissé par Ollie, Mary et Percy dans la vie du notaire. Avec Rachel, le problème ne se posait pas, car ils s'adoraient. La maison de la jeune femme aurait toujours été ouverte. Son cœur solitaire rêvait de la voir s'installer à Howbutker, dans la maison des Toliver, perpétuer l'esprit de Mary... Rachel se serait mariée, aurait eu des enfants qu'il aurait pu choyer dans ses vieux jours... Demain, tout serait terminé pour lui aussi.

Amos soupira encore et ouvrit une porte de son placard. Jamais il ne buvait avant dix-huit heures, et il se limitait à deux doigts de whisky dilués dans

deux volumes d'eau gazeuse. Ce jour-là, il se servit un demi-verre de Johnny Walker.

Il se dirigea vers la porte-fenêtre qui donnait sur une petite cour foisonnant de fleurs d'été : primevères roses et plumbagos bleus, lantanas violets et nasturtiums jaunes grimpants... Dessiné par Charles Waithe, le fils du fondateur de l'étude, ce jardin se voulait un havre de paix destiné à lui faire oublier les tristes tâches d'un notaire. Si la thérapie se révéla inefficace, elle raviva néanmoins des souvenirs que son entretien avec Mary avait déjà ramenés vers la surface. Il revit notamment le jour où Charles, alors âgé de cinquante ans, s'était détourné de cette porte-fenêtre pour lui proposer un poste d'associé adjoint. Il en avait été à la fois ébahi et ravi. En moins de quarante-huit heures, il avait donné son billet de train à William Toliver, admiré Mary dans l'escalier, rencontré son mari, un notable local, ainsi que le tout aussi puissant Percy Warwick, et reçu cette proposition en or... Le destin lui avait été si favorable qu'il n'en revenait toujours pas. Comme il avait bien fait de se séparer de son billet de train ! Il avait pu réaliser ses rêves et avait trouvé un emploi, un foyer et des amis qui l'avaient pris sous leur aile.

Tout avait commencé un matin d'octobre 1945. Fraîchement sorti de l'armée, sans travail, sans foyer, Amos se rendait à Houston chez une sœur qu'il connaissait à peine, quand son train s'arrêta dans une petite ville. *Bienvenue à Howbutker, au cœur des Piney Woods du Texas*, lisait-on au-dessus de la gare. En descendant sur le quai pour se dégourdir les jambes, Amos vit un adolescent se précipiter vers le contrôleur.

- Attendez ! Retenez le train !
- Vous avez un billet, jeune homme ?
- Non, monsieur, je...
- Dans ce cas, il va falloir attendre le train suivant.

Celui-ci est complet d'ici jusqu'à Houston.

Il avait les yeux verts et des cheveux noir de jais. Ses joues empourprées, son souffle court trahissaient le désespoir d'un fugueur. *Ce garçon traîne trop de souffrances derrière lui*, se dit Amos, songeant à sa propre expérience. À quinze ans, il s'était enfui de chez ses parents, mais avait échoué dans son projet.

— Tiens, prends le mien, dit-il en lui tendant son propre billet. J'attendrai le suivant.

Le garçon de dix-sept ans, qui se révéla le neveu de Mary Toliver-Dumont, le salua depuis la plate-forme du train qui l'emmenait loin de Howbutker, où il n'avait plus jamais vécu. Amos, lui, n'en repartit jamais. Son sac sur l'épaule, il se rendit en ville dans l'intention de n'y passer qu'une seule nuit, mais le train du lendemain matin était parti sans lui. Quelle ironie du sort : le départ de William coïncidait avec sa propre arrivée, et pas une fois Amos n'avait eu à le regretter. Jusqu'à ce jour.

Le notaire avala une bonne rasade de whisky et savoura le picotement de l'alcool dans sa gorge. *Nom de Dieu, quelle mouche avait piqué Mary ? Pourquoi cette attitude impensable ?* Il passa une main nerveuse sur son crâne clairsemé. Qu'est-ce qui avait pu lui échapper et qui expliquerait – ou justifierait – ce revirement ? Son histoire, celles d'Ollie Dumont et de Percy Warwick n'avaient pas de secret pour lui. Ce qu'il n'avait pas lu dans les livres, il le tenait des intéressés eux-mêmes. Naturellement, il n'avait pas

été témoin de leurs premières années, mais jamais il n'avait découvert quoi que ce soit qui expliquerait aujourd'hui le choix de Mary, pas un ragot, une coupure de presse, un journal intime, un témoignage, rien...

Puis une idée lui vint. La réponse se trouverait-elle dans un livre ? Il n'avait pas relu l'histoire des familles fondatrices de Howbutker depuis ce matin d'octobre où il avait aidé William à s'enfuir.

Plus tard, en ville, il apprit que le fugitif était activement recherché et qu'il s'agissait du fils du défunt frère de Mary Dumont, qui l'avait adopté et lui avait tout donné. Envahi par le souvenir amer de ses propres souffrances et de son retour forcé chez ses parents, Amos se rendit à la bibliothèque en quête d'informations susceptibles de lui indiquer s'il devait informer les autorités de la destination du jeune homme ou bien garder le silence. Le bibliothécaire lui tendit *Roses*, un ouvrage de Jessica Toliver, l'arrière-grand-mère de Mary. Cette fois, il remarquerait peut-être un détail négligé quarante ans plus tôt.

Le récit commençait en automne 1836, par l'arrivée au Texas de Silas William Toliver et Jeremy Matthew Warwick. En tant que fils cadets de deux éminentes familles de planteurs de Caroline du Sud, ils avaient peu de chances de devenir les maîtres des domaines de leurs pères respectifs. Ils avaient donc décidé d'établir leurs propres plantations dans une région fertile située dans l'Est de la nouvelle république du Texas. Tous deux étaient de sang royal anglais, quoique issus de maisons ennemies : les Lancaster et les York. Au milieu du XVII^e siècle, leurs descendants qui s'étaient livrés bataille

durant la guerre des Roses se retrouvèrent voisins dans le Nouveau Monde, près du futur Charleston, qu'ils contribuèrent à établir en 1670. Désormais tributaires l'un de l'autre, les deux clans avaient enterré la hache de guerre pour ne conserver que les symboles de leur allégeance à leurs maisons respectives en Angleterre : leurs roses. Descendants de la maison d'York, les Warwick ne cultivaient que des roses blanches, tandis que les Toliver se cantonnaient aux roses rouges, emblèmes des Lancaster.

En 1830, dans le Sud, le coton était roi. Les jeunes gens voulaient établir une ville digne des plus nobles idéaux de leurs ancêtres. Se joignirent au convoi des familles de moins noble extraction mais qui partageaient les mêmes valeurs, l'amour du travail, de Dieu et de leur héritage. Ils emmenèrent aussi des esclaves – hommes, femmes et enfants – dont le dur labeur allait leur permettre de réaliser leurs rêves. Ils se mirent en route vers l'ouest, empruntant les pistes qui avaient attiré des pionniers tels Davy Crockett et Jim Bowie. Près de La Nouvelle-Orléans, un cavalier français vint à leur rencontre. Issu lui aussi de la noblesse, Henri Dumont souhaitait être de l'aventure. Vêtu d'un costume bien coupé dans une étoffe de qualité, il était plein de charme et d'élégance. Sa famille avait émigré en Louisiane après la Révolution française. Brouillé avec son père à propos de la gestion de leur commerce de produits de luxe, à La Nouvelle-Orléans, il comptait ouvrir son propre magasin au Texas. Silas et Jeremy l'accueillirent parmi eux.

S'ils avaient poursuivi leur chemin vers l'ouest, vers l'actuelle Corsicana, ils auraient trouvé une terre fertile propice à la culture du maïs et du coton. Mais chevaux et voyageurs étaient épuisés après avoir franchi